

La recherche sociale appliquée en français et en anglais

Simon Laflamme
Université Laurentienne

Cette édition du bulletin de l'ACSALF a pour but de faire connaître les pratiques des Canadiens anglais dans le domaine de spécialisation de l'auteur : je devrais donc ici attirer l'attention sur les principaux travaux de mes collègues anglophones en sociologie de la communication, entreprise qui ne manquerait pas d'intérêt. Mais au lieu de discuter de cette question relativement à ma spécialisation, je vais en parler en fonction de ma position : je suis directeur d'un département de sociologie bilingue qui offre des programmes en français et en anglais. Ce point de vue permettra d'apprécier effectivement des pratiques et d'observer ce qu'elles ont de commun et de spécifique. Il serait insensé de faire porter cette comparaison sur tous les niveaux et tous les aspects du programme de premier cycle en sociologie tant les ramifications sont nombreuses et tant les programmes sont, en principe, semblables, d'une langue à l'autre; aussi, vais-je lui donner comme objet un programme de maîtrise, un programme spécialisé en Recherche sociale appliquée.

Ce programme a été conçu conjointement par les anglophones et les francophones avec un objectif commun : former des sociologues qui soient en mesure de solutionner des problèmes concrets au sein d'une communauté. Il a été prévu dès le départ qu'il serait offert dans les deux langues, que les étudiants pourraient suivre leurs cours et effectuer leurs travaux de recherche soit en français, soit en anglais. Un ensemble de cours est donc offert chaque année dans chacune des langues.

Le concept de Recherche sociale appliquée pose plusieurs défis liés notamment à la notion d'application. Pour être appliquée, une sociologie suppose de fortes compétences méthodologiques : des aptitudes à fabriquer des devis de recherche, à collecter et à analyser des données. Une sociologie appliquée, en outre, oblige à conjuguer des impératifs communautaires à des contraintes scientifiques. Or, la manière dont ces défis sont relevés n'est pas indépendante de la langue d'enseignement.

Trois cours sont obligatoires, deux sont optionnels. Le reste de la formation consiste en une recherche et en la rédaction d'une thèse. Les trois cours obligatoires

sont un séminaire de recherche, un cours de théorie et un cours de statistique avancée.

Qu'il soit dispensé en anglais ou en français, le cours de statistique est essentiellement semblable : on y enseigne l'analyse de variance, l'analyse de variance multivariée, la régression multiple, la régression logistique, le log-linéaire, l'analyse de cheminement, etc. Mais dans tous les autres cours, les perspectives divergent.

Dans le cours de théorie en français, on met l'accent sur la construction d'une problématique. Dans le cours de théorie en anglais, on insiste sur la critique de la société. Dans le premier, les théories abordées sont accessoires; dans le second, elles sont fondamentales. En français, les théories étudiées sont accessoires parce que la formation consiste à développer l'aptitude à regrouper les théories, à construire des appareils théoriques en fonction des objets d'étude. En anglais, les théories sont fondamentales parce qu'elles portent en elle l'attitude critique qu'on croit que l'étudiant doit avoir quel que soit l'objet étudié. En

français, on enseigne à «problématiser» sociologiquement. En anglais, on fait une littérature review dans laquelle figureront des titres qui appartiennent à une sociologie critique – la notion même de problématique y est d'ailleurs

étrangère. Dans les deux cas, l'objectif est de veiller à ce que la sociologie appliquée ne devienne pas une simple technique mise à la disposition de n'importe quel intérêt. Après sa formation, l'étudiant devra analyser des problèmes sociaux, mais son analyse ne devra pas se résumer aux opérations que sont la collecte et la description de données. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, les francophones s'assurent que les étudiants articulent ces opérations à une réflexion théorique, les anglophones font en sorte que ces opérations soient soumises à une vision du social. C'est là

que se révèle la plus grande différence entre les deux sections du programme : en anglais, la sociologie est plus politique, et il y a des théories récurrentes : l'ethnographie institutionnelle de Dorothy Smith, notamment, mais aussi d'autres approches qui vont dans la même direction, comme celles de Himani Bannerji¹ et de Roxana Ng². Ces thèses affirment que la sociologie, comme tout discours, se développe toujours à partir d'un «point de vue» politique (standpoint), épistémologie qui trouve peu d'assentiment dans la section francophone qui, elle, fait valoir l'usage de concepts et de méthodes qui débordent les «points de vue». Le fait que la sociologie soit plus politique apparaît, entre autres, dans l'offre des cours optionnels : en anglais, on privilégie un cours sur les organisations ou sur les politiques sociales alors que, en français, on favorise un cours de méthode qualitative. Mais, dans les deux cas, on offre un cours de recherche communautaire.

Qu'on mette l'accent sur la «problématisation» ou sur l'acquisition de l'attitude critique, la recherche en viendra inéluctablement à donner lieu à une stratégie de vérification de quelque hypothèse, à une collecte de données, à des manipulations, à des descriptions, à des interprétations, et toutes ces opérations devront être articulées entre elles. C'est le rôle du séminaire de recherche de livrer les principes de cette coordination. Les épistémologies auxquelles sont attachés ces principes, toutefois, ne sont pas les mêmes dans la classe francophone et dans

la classe anglophone. Certes, dans aucune d'entre elles, on n'enseigne la thèse d'un savoir neutre, objectif, a-historique; dans aucune d'entre elles, non plus, on ne professe un empirisme où la vérité scientifique apparaît comme simple découverte d'un savoir déjà déposé dans le monde. Cependant, les manières de surmonter ce positivisme ne sont pas identiques. Dans la classe francophone, on met en valeur les outils dont disposent les sociologues pour empêcher que la discipline ne sombre dans un relativisme absolu; dans la classe anglophone, on y fait état de la relativité des dis-

Dans le cours de théorie en français, on met l'accent sur la construction d'une problématique. Dans le cours de théorie en anglais, on insiste sur la critique de la société. Dans le premier, les théories abordées sont accessoires; dans le second, elles sont fondamentales.

cours sociologiques. Ces deux épistémologies sont concordantes respectivement avec l'apprentissage de la «problématisation» et l'acquisition de l'attitude critique. Cependant, ce qu'il importe de noter, c'est que, indépendamment des épistémologies, les étudiants élaborent avec la même rigueur des devis de recherche dans lesquels ils sont capables, d'ailleurs, d'une langue à l'autre, de repérer les forces et les faiblesses.

Mais les deux tendances ne sont pas mutuellement exclusives. Quelques professeurs anglophones prennent leurs distances par rapport à une sociologie politique; quelques professeurs francophones se sentent quelques affinités avec une sociologie politique. Mais bien que non réductibles à la langue du programme, les tendances sont bien marquées. Les francophones qui entretiennent des liens avec une sociologie politique, enseignent à leurs étudiants comment construire des appareils théoriques en fonction des objets d'analyse et ne conçoivent pas la critique de la même manière que les anglophones; cette critique s'avère, en fait, plus logique que politique. Les Dorothy Smith n'ont pas la même audience en français qu'en anglais. On peut alors se poser la question

de la contingence de cette divergence linguistique dans la manière de former des spécialistes de la sociologie appliquée. Et il nous semble, en effet, qu'il faut, pour interpréter cette situation, parler de hasard. Il faut faire intervenir le hasard ne serait-ce que parce que l'attitude critique, la sociologie politique, celle du point de vue, a des adeptes francophones, et parce que l'épistémologie relativiste a ses détracteurs même chez les sociologues anglophones. Ainsi, on peut penser que les tendances du programme s'expliquent par la particularité des regroupements de professeurs dans chacune des langues. Mais cette explication ne suffit certainement pas à rendre compte du phénomène. D'abord, parce que la tendance est trop prononcée. Ensuite, parce qu'il nous semble que la sociologie appliquée définit des types de sociologie. Dans le cadre d'une sociologie générale, non appliquée, plutôt libre par rapport au monde observable, par rapport aux exigences des communautés, il est facile d'éliminer la variable linguistique et de repérer de façon commune la sociologie politique et l'épistémologie de l'intérêt. Mais la sociologie appliquée est si lourdement chargée méthodologiquement et pose si étroitement la question de la scientificité de

la sociologie, de l'autonomie du chercheur par rapport aux institutions, qu'elle oblige à développer une pratique, des réponses pratiques, et il nous semble que, dans ces pratiques, se révèlent des positions qui ne sont pas tout à fait dissociables de la langue. Ce que, par contre, il faut s'empresser de rappeler, c'est que, par delà ces pratiques, les devis de recherche sont très semblables d'une langue à l'autre. Ainsi, la langue constitue un facteur de la pratique sociologique, mais la sociologie contraint les chercheurs, pratiquement, à s'adonner à une sociologie comparable.

Notre hypothèse est finalement la suivante : la sociologie non appliquée permet plus aisément que la sociologie appliquée d'éliminer la variable linguistique; la sociologie appliquée impose, en partie tout au moins, des pratiques qui s'expliquent en fonction de la langue; mais ces pratiques de la sociologie appliquée produisent des résultats qui, scientifiquement, sont similaires. ▲

1. *Thinking Through, Essays on Feminism, Marxism and Anti-Racism*, Toronto, Women's Press, 1995.

2. *The Politics of Community Services, Immigrant Women, Class and State*, Toronto, Fernwood, 1996

Publications disponibles à l'ACSALF

Sous la direction de Jacques Hamel et J.-Yvon Thériault

Les identités

ACSALF / Méridien
Éditions du Méridien
585 pages

Sous la direction de Judith Légaré et Andrée Demers

L'évasion sociale : savoirs, éthique, méthodes

ACSALF / Méridien
Éditions du Méridien
368 pages

Sous la direction de Jean-François Côté

Individualisme et individualité

Éditions Septentrion
328 pages

Sous la direction d'André Turmel

Chantiers sociologiques et anthropologiques

ACSALF / Méridien
Éditions du Méridien
272 pages

Non membre : 25 \$
Membre régulier : 15 \$
Membre étudiant : 10 \$



Pour commander votre exemplaire, communiquez avec le secrétariat de l'ACSALF au (514) 841-4050 ou par courriel à acsalf@inrs-culture.quebec.ca